

Apôtres dans un monde pluriel : le christianisme comme style

« Que l'autre, que tous les autres, soient la passion et la blessure par lesquelles Dieu pourra faire irruption dans les forteresses de notre suffisance pour y faire naître une humanité nouvelle et fraternelle. Il y va de l'avenir de la foi dans notre monde. »

Pierre Claverie, *Lettres et messages d'Algérie*. Cité par Geneviève Comeau, *Grâce à l'autre*.

10 novembre 2020

Table des matières

Le contexte contemporain du religieux.....	2
Qu'est-ce qu'une religion ?	2
Les mutations des religions dans la société contemporaine	3
Églises, sectes et réseaux mystiques.....	3
Remarque sur l'Église catholique romaine.....	4
Pour la Gloire de Dieu et le salut du monde	4
De toutes les nations faites des disciples	4
Hors de l'Église point de salut ?	5
L'exclusivisme.....	5
Les théologies inclusivistes	6
Les théologies du pluralisme.....	7
Les limites des théologies des religions.....	7
Vivre dans un monde pluriel : un enjeu pour le christianisme aujourd'hui.....	8
Relever les défis d'aujourd'hui.....	8
Quelques repères du magistère.....	8
Annoncer l'Évangile.....	9
Le christianisme comme style : garder l'esprit missionnaire.....	9
La joie des Fils de Dieu	10
Retrouver l'intimité avec Jésus	10
Dieu nous invite au dialogue.....	11
Une Église en sortie.....	12

J'ai choisi pour titre de ce cours : Apôtres dans un monde pluriel. Lorsque j'ai été nommée professeur au CIF, on m'a demandé d'évoquer la question des religions non chrétiennes. Cependant, il me semble aujourd'hui que je ne peux me limiter à la question des religions, et que les enjeux contemporains du vivre ensemble s'étendent à tous les « autres » du christianisme.

L'Église catholique romaine a pris la mesure des défis posés par l'athéisme et par la pluralité religieuse d'une manière renouvelée lors du Concile Vatican II.

La rupture a été très importante, car, pour la première fois dans l'Église catholique romaine, on a porté un regard positif sur les autres, ceux qui ne sont pas chrétiens.

Il s'en est suivi beaucoup d'actions et de réflexions sur ce sujet, et c'est ce qui nous allons essayer d'aborder aujourd'hui. Nous y verrons à la fois les progrès que le concile a fait dans la voie d'un dialogue et d'un vivre ensemble, et les limites des réflexions menées.

Nous réfléchissons à cette question en nous considérant comme chrétiens. Les questions de différences entre chrétiens n'appartiennent pas à la réflexion d'aujourd'hui.

Le contexte contemporain du religieux

Notre époque est marquée par le double sentiment collectif d'une réaffirmation religieuse et de la montée de l'indifférence religieuse. Pour pouvoir analyser ce phénomène, commençons par nous intéresser à la notion de religion.

Qu'est-ce qu'une religion ?

Relegere : « considérer soigneusement les choses concernant le culte des dieux » (Cicéron)

Pour Cicéron, on est essentiellement dans le rite, et la nécessité du soin pour l'accomplir. Alors la religion est le culte rendu aux dieux par le peuple, en conformité avec la coutume des ancêtres. Elle est l'ensemble des croyances et pratiques traditionnelles propres à une société humaine particulière.

Religare : « lien de piété qui nous unit à Dieu » (Lactance)

Pour Lactance, on est dans le lien et dans la piété, c'est-à-dire dans une attitude par rapport à Dieu. La religion fait alors le lien entre les hommes et Dieu, ou bien du lien social.

Dans les deux cas, le terme vient d'un contexte occidental. Il en est de même dans la définition que Durkheim donne au tournant du XX^e siècle, au début de la sociologie, dans une vision très occidentale de classement et d'organisation scientifique du monde : religion pour séparer le sacré du profane.

« Une religion est un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent » Durkheim (1858-1917)

Dieu, un salut, une doctrine, des rites, des « valeurs », des règles de vie, un système d'organisation sociale, une compréhension de l'organisation du monde ? ...

Le concile Vatican II a également cherché à donner une définition des religions au sens le plus général du terme :

Les hommes attendent des diverses religions la réponse aux énigmes cachées de la condition humaine, qui, hier comme aujourd'hui, agitent profondément le cœur humain : Qu'est-ce que l'homme ? Quel est le sens et le but de la vie ? Qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le péché ? Quels sont l'origine et le but de la souffrance ? Quelle est la voie pour parvenir au vrai bonheur ? Qu'est-ce que la mort, le jugement et la rétribution après la mort ? Qu'est-ce enfin que le mystère dernier et ineffable qui embrasse notre existence, d'où nous tirons notre origine et vers lequel nous tendons ? Depuis les temps les plus reculés jusqu'à aujourd'hui, on trouve dans les différents peuples une certaine perception de cette force cachée qui est présente au cours des choses et aux événements de la vie humaine, parfois même une reconnaissance de la Divinité suprême, ou même d'un Père. Cette perception et cette reconnaissance pénètrent leur vie d'un profond sens religieux. [...] Les autres religions qu'on trouve de par le monde s'efforcent d'aller, de façons diverses, au-devant de l'inquiétude du cœur humain en proposant des voies, c'est-à-dire des doctrines, des règles de vie et des rites sacrés. Nostra aetate 1, 2

Ces définitions ont été formulées dans un monde très différent de celui dans lequel nous vivons. Jusqu'à une période très récente, le religieux et le culturel était profondément imbriqués l'un dans l'autre. Au sein d'une aire géographique, il y avait une certaine homogénéité des habitudes et des façons de vivre, ce que les philosophes appellent un *ethos*. La religion (ou les religions dans certains cas) se fondaient dans cet ensemble, et localement, malgré les inévitables tensions, on pouvait parler d'une certaine homogénéité du monde. Les grandes religions elles-mêmes prenaient des allures

assez différentes suivant les zones géographiques et les aires culturelles. Les sciences sociales, en particulier l'ethnologie, ont essayé de décrire ces sociétés en apparence homogènes et fixées.

Notre époque garde une certaine nostalgie de ces modèles qui permettaient des explications et des solutions en apparence simples. Pour expliquer l'actualité souvent violente contemporaine, les guerres lointaines en particulier, nos journaux sont remplis de cartes indiquant que dans telle ou telle région, les protestants, les sunnites ou les hindouistes sont majoritaires. Les façons de parler du concile Vatican II à propos des cultures et des religions sont souvent imprégnées de cette vision géographique de la notion de culture.

Les mutations des religions dans la société contemporaine

Le monde contemporain est beaucoup plus complexe : les phénomènes migratoires sont très importants, les échanges commerciaux et intellectuels rapides et permanents, les familles, grandes porteuses des traditions culturelles sont dispersées.

Dans ce contexte, on assiste à une déconnexion du religieux et du culturel. On assiste à une déterritorialisation des religions et une reformulation du religieux.

Pour les individus, cela se traduit soit par une plongée dans l'indifférence, soit par une exhibition d'un « pur » religieux, fait de traditions reconstruites et souvent de raidissement. Cf Olivier Roy, *La sainte ignorance*. (Seuil, 2008)

On peut à ce propos revenir aux typologies de la sociologie du religieux décrites au début du XX^e par Weber et Troeltsch. Le monde actuel favorise les types qu'ils ont appelés « sectes » et « réseaux mystiques ».

Églises, sectes et réseaux mystiques

Après Durkheim, Weber et Troeltsch nous font revenir aux débuts de la sociologie religieuse et à leurs auteurs « classiques ». Ces deux auteurs ont travaillé en Europe occidentale, à une époque où, même si les autres religions n'étaient pas inconnues, le sujet concernait essentiellement le catholicisme, des *denominations* protestantes multiples et un peu le judaïsme. Ils avaient des notions de ce qui se passait dans l'empire russe et dans l'empire ottoman.

Max Weber (1864-1920) a cherché à typologiser les différentes formes d'organisation religieuse, non pas sur le plan du contenu, mais sur le plan de l'organisation sociale. Max Weber a discerné deux types de sociologie religieuse, et Ernst Troeltsch (1865-1923) en a ajouté une troisième :

- Le type « église » : institutions de salut qui participent à la culture de leur société et dialoguent avec l'État, passent des compromis avec « le monde », permettent l'adhésion avec des exigences religieuses et morales minimales.
- Le type « secte » : rassemblements volontaires d'individus ayant fait explicitement ce choix, critiques voire dénonciateurs à l'égard des États et de la culture, plutôt en rupture avec « le monde », exigeant de leurs membres un engagement religieux et moral élevé, visible et vérifiable. Pour Max Weber, le mot « secte » n'a pas forcément une connotation négative. Mais il s'agit de groupes religieux qui se considèrent eux-mêmes comme une certaine élite, qui ont une distance vis-à-vis du « monde » et de la tiédeur religieuse de la plupart de leurs contemporains. L'engagement des membres de la secte est souvent très fort et très visible, et implique une rupture par rapport au « monde » et à ses plaisirs, habitudes de vie, impuretés, ... Le niveau d'idéal est donc élevé, et souvent très clairement explicité.
- Le type « réseau mystique » : valorisation de l'expérience immédiate et des liens interpersonnels, basé sur l'initiation et le secret. La notion de « réseau mystique » qui implique lui aussi une certaine séparation du monde, mais au nom de l'expérience individuelle partagée. Il faut remarquer que ce type de sociologie peut permettre des regroupements en réseau en apparence non religieux (« vegan », ...)

Dans un monde bouleversé, où les cultures locales sont en interférence avec la mondialisation et en permanence interrogées et remises en question, les formes « église » ont du mal à inventer leurs nouvelles façons d'exister, et les formes « sectes » ou « réseaux mystiques » répondent de façon assez satisfaisante aux angoisses existentielles d'individus en recherche de sens et de repères. Cependant, ces formes sociologiques ne facilitent guère le « vivre ensemble » au sein de sociétés multiculturelles. De plus, ces groupes souvent fermés sur eux-mêmes peuvent générer des dérives doctrinaires, autoritaires, intolérantes, voire violentes, du fait de l'absence de prise de distance et de régulation.

Remarque sur l'Église catholique romaine latine

L'Église historique à laquelle nous appartenons, l'Église « catholique romaine » dans sa forme latine prend de toute évidence la forme « église ». Cependant, les sociologues remarque que sa plasticité lui permet d'accueillir en son sein les autres formes sociologiques du religieux : les groupes de prières ou de partage fonctionnent plutôt comme des réseaux mystiques, et les ordres religieux et :ou communautés nouvelles peuvent parfois s'apparenter aux formes « sectes » au sens de Max Weber du terme.

Pour la Gloire de Dieu et le salut du monde

De toutes les nations faites des disciples

Dès les premières générations, nous l'avons vu déjà, les chrétiens se sont sentis investis de la mission d'annoncer le salut proposé par l'Évangile. L'expansion missionnaire de l'Église n'avait pas été freinée par la clandestinité et la persécution.

À partir de l'avènement de Constantin, les chrétiens, issus de l'Orient du bassin méditerranéen, mais déjà largement présent dans l'Empire et à l'extérieur (Inde, Éthiopie, au-delà du Danube dans des versions ariennes du christianisme, ...) n'ont eu de cesse d'explorer le monde en même temps qu'ils proposaient l'Évangile.

À partir de la paix constantinienne, le principe a été d'essayer de généraliser le christianisme dans l'Empire, et de convertir les Royaumes extérieurs de façon globale : beaucoup de ces Royaumes sont passés par l'arianisme, avant de passer dans le giron de la « grande Église », ou « Église catholique ».

Le but était d'établir des « sociétés chrétiennes ». Ce projet s'est continué par la suite.

Plus tard, à partir des « grandes découvertes », l'évangélisation est souvent allée de pair avec le projet colonial : Amériques, en particulier.

Le XIX^e et la première moitié du XX^e siècle ont été des périodes d'intense activité missionnaire, aussi bien de la part de l'Église romaine que de la part de nombreuses Églises issues de la Réforme :

Afrique, Océanie, Asie si possible.

Souvent, les missionnaires essayaient de créer des villages chrétiens, lorsqu'ils ne pouvaient pas convertir des peuples entiers.

Malgré cette formidable énergie déployée et l'augmentation du nombre de chrétiens sur la planète, ce projet de christianisation totale a été un échec.

Essayons de voir tous les « autres » que le christianisme a rencontré dans son histoire et rencontre encore.

- Judaïsme : Jésus était juif, et le christianisme est né dans le monde juif. La persistance du judaïsme et sa non-reconnaissance de Jésus comme messie a été une interrogation difficile pour les chrétiens depuis le début de leur histoire.

- Paganismes : dans le monde de l'AT, les païens sont tous ceux qui ne connaissent pas le vrai Dieu, le Dieu d'Israël. On est alors dans un monde où cohabitent une multitude de cultes et leurs dieux respectifs, souvent liés à des forces naturelles.
- Islam : au Moyen-Âge, l'apparition de l'Islam va instaurer un face à face difficile et souvent violent avec le christianisme (invasions de l'Afrique du Nord, de l'Espagne et jusqu'à Poitiers, puis épisodes des Croisades) : l'Islam est une nouvelle religion apparue après l'événement pascal, ce qui semble signifier un échec dans le projet de christianisation totale. Nous sommes toujours au cœur de cette histoire de rivalité pour la « véritable » religion, le « vrai » Dieu, même si les formes de l'affrontement ont évolué.
- Les grandes religions asiatiques : si la conquête des Amériques s'accompagne de la rencontre avec des paganismes que le christianisme réussit assez rapidement à dominer, quitte à tolérer un minimum de syncrétisme, la rencontre avec les grandes religions asiatiques, hindouisme, bouddhisme, se soldera par un échec à pénétrer et déplacer des systèmes de croyances et de structurations sociales solides.
- Le monde chinois : au sein des mondes asiatiques, le monde chinois, synthèse complexe et mouvante de taoïsme (plutôt un animisme), confucianisme (un système social et sa philosophie) et bouddhisme (proposition spirituelle) restera pour les missionnaires occidentaux très hermétique dans sa plasticité et sa solidité.
- Le monde moderne et contemporain a semblé un temps pouvoir se passer de religion. EN France particulièrement, le XX^e siècle a été marqué par l'agnosticisme, l'athéisme, le « technicisme » scientifique, l'indifférence religieuse. Là encore, les chrétiens se sont sentis démunis dans leurs certitudes et leurs outils de dialogue.
- Le monde contemporain est cependant complexe, et on voit réapparaître les religions sous des formes nouvelles mais réinvestissant d'anciennes pratiques : aujourd'hui, on parlera de « néo paganisme », pour désigner de nombreuses réapparitions de cultes inspirés de pratiques animistes anciennes ; ces néopaganismes sont très présents dans le monde anglo-saxon, alors que dans de nombreux pays non occidentaux, les religions « traditionnelles » (vaudou au Bénin et en Haïti, ...) gardent leur vitalité tout en évoluant.

Face à cette permanence de la vitalité des mondes de sens non chrétiens, tout au long de son histoire, le christianisme s'est posé des questions d'ordre théologique, qui souvent ont eu des conséquences concrètes.

Hors de l'Église point de salut ?

L'approche de la théologie des religions est une approche que je qualifierai *d'ad intra* : il s'agit pour les théologiens chrétiens de résoudre les questions que leur pose la pluralité des religions. Suivant les périodes de l'histoire chrétienne récente, diverses positions ont été privilégiées, plus ou moins nuancées.

L'exclusivisme

Pendant longtemps, dans l'Église romaine, on a compris à la lettre le vieil adage « hors de l'Église point de salut ». Le seul chemin de salut est celui que Dieu a parcouru à la rencontre de l'homme en Jésus-Christ. Tout autre chemin est un chemin de l'homme vers Dieu, donc idolâtrie.

Les non chrétiens (voire ceux qui n'appartiennent pas à l'Église romaine) ne peuvent donc pas être sauvés.

« Aucun de ceux qui se trouvent en dehors de l'Église catholique, non seulement païens, mais encore juifs, hérétiques et schismatiques ne peuvent devenir participants à la vie éternelle. Ils iront dans le feu éternel qui est préparé par le diable et ses anges [...] Personne ne peut être sauvé, si grandes que soient ses aumônes, même s'il verse son sang pour le nom du Christ s'il n'est pas demeuré dans le sein et dans l'unité de l'Église catholique. » Concile de Florence 1442

Mais si l'adage « hors de l'Église, pas de salut » a toujours semblé valable (voir l'excellent livre de B. Sesbouë) la façon de le comprendre a évolué : il a paru difficile d'exclure du salut ceux qui n'en avaient jamais eu connaissance.

« Ceux qui souffrent d'une ignorance invincible concernant notre très sainte religion, en observant avec soin la loi naturelle et ses préceptes, gravés par Dieu dans le cœur de tous, et qui sont disposés à obéir à Dieu, et mènent ainsi une vie honnête et droite, peuvent, avec l'aide de la lumière et de la grâce divines acquérir la vie éternelle ; car Dieu [...] ne permet pas que quelqu'un soit puni des supplices éternels sans être coupable de quelque faute volontaire. » Encyclique Pie IX 1864

Mais si on a pu ne plus prendre de façon trop littérale l'adage ancien, il est difficile souvent de comprendre et d'admettre cette pluralité de religions. D'où d'autres démarches théologiques semblaient nécessaires.

Les théologies inclusivistes

Dans le courant du XX^e siècle sont apparus des théologies auxquelles on a donné le nom d'inclusivisme. L'idée générale est : toutes les expressions religieuses de l'humanité sont incluses, d'une manière ou d'une autre, dans le projet de Dieu dont le Christ est le centre.

Le Concile Vatican II est dans cette tonalité avec la théologie de l'accomplissement : Les différentes religions sont présentées dans *Lumen gentium* 16 comme des « semences de verbe », des pierres d'attente pour la découverte du « vrai Dieu ».

Lumen gentium : théologie de l'accomplissement

16. Enfin, pour ceux qui n'ont pas encore reçu l'Évangile, sous des formes diverses, eux aussi sont ordonnés au Peuple de Dieu. [...] En effet, ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, ignorent l'Évangile du Christ et son Église, mais cherchent pourtant Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent, sous l'influence de sa grâce, d'agir de façon à accomplir sa volonté telle que leur conscience la leur révèle et la leur dicte, eux aussi peuvent arriver au salut éternel. À ceux-là mêmes qui, sans faute de leur part, ne sont pas encore parvenus à une connaissance expresse de Dieu, mais travaillent, non sans la grâce divine, à avoir une vie droite, la divine Providence ne refuse pas les secours nécessaires à leur salut. En effet, tout ce qui, chez eux, peut se trouver de bon et de vrai, l'Église le considère comme une préparation évangélique et comme un don de Celui qui illumine tout homme pour que, finalement, il ait la vie. Bien souvent, malheureusement, les hommes, trompés par le démon, se sont égarés dans leurs raisonnements, ils ont délaissé le vrai Dieu pour des êtres de mensonge, servi la créature au lieu du Créateur (cf. Rm 1, 21.25) 21.25) ou bien, vivant et mourant sans Dieu dans ce monde, ils sont exposés aux extrémités du désespoir. C'est pourquoi l'Église, soucieuse de la gloire de Dieu et du salut de tous ces hommes, se souvenant du commandement du Seigneur : « Prêchez l'Évangile à toutes créatures » (Mc 16, 16), met tout son soin à encourager et soutenir les missions.

Dans la même ligne, le grand théologien Karl Rahner a développé la théologie des « chrétiens anonymes », qui voyait dans les non-chrétiens des chrétiens qui s'ignorent. Cette théologie est reprise dans certains documents romains :

Dialogue et annonce 1991 (Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux et congrégation pour l'évangélisation des peuples) : théologie des « chrétiens anonymes »

29. Il découle de ce mystère d'unité que tous ceux et toutes celles qui sont sauvés participent, bien que différemment, au même mystère de salut en Jésus-Christ par son Esprit. Les chrétiens en sont bien conscients, grâce à leur foi, tandis que les autres demeurent inconscients du fait que Jésus-Christ est la source de leur salut. Le mystère du salut les atteint néanmoins par des voies connues de Dieu seul, grâce à l'action invisible de l'Esprit du Christ. Concrètement, c'est dans la pratique sincère de ce qui est bon dans leur tradition religieuse et en suivant les directives de leur conscience que les membres des autres religions répondent positivement à l'appel de Dieu et reçoivent le salut en Jésus-Christ même s'ils ne le reconnaissent et ne le confessent pas comme leur Sauveur.

Cette façon de penser a été très mal reçue dans les milieux non chrétiens, en particulier athées.

Les théologies du pluralisme

L'esprit des théologies inclusivistes ne cesse de poser des problèmes : les chrétiens ne sont-ils pas enclins à « récupérer » les non-chrétiens ? Pour certains théologiens qui cherchent à éviter ce mouvement, les différentes religions peuvent être autant de chemins vers Dieu. Chaque religion, y compris la chrétienne, possède en elle-même une vérité à la fois réelle et relative.

Juxtaposition des religions : peu importe à Dieu la religion à laquelle on se rattache, pourvu qu'on soit sincère, pieux, et fidèle.

Fusion ou alliance des diverses traditions spirituelles, syncrétisme qui mettrait en place une religion unique ou unifiée formée des apports des unes et des autres

Les limites des théologies des religions

Les théologies des religions ont beaucoup occupé les théologiens depuis quelques décennies, stimulant la réflexion. Mais souvent ces « théologies des religions » ont occulté la question de l'athéisme et encore plus celle de l'indifférence religieuse. Elles risquent donc de faire l'impasse sur une des interrogations qui font partie de notre quotidien de chrétien.

Par ailleurs, vouloir essayer de comprendre le dessein de Dieu dans la multiplicité des religions, n'est-ce pas se mettre à la place de Dieu et à vouloir sonder ses desseins ?

Enfin et surtout, on voit bien que dans cette théologie du pluralisme, mais également dans toutes les théologies interrogeant le pluralisme religieux, on se trouve très vite confronté à la question fondamentale, celle de la place de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, mort et ressuscité pour tous les hommes. Est-ce qu'annoncer ce salut ne doit pas être la priorité des chrétiens ?

Un document de la congrégation pour la doctrine de la foi a rappelé ceci de façon ferme en 2000.

Dominus Iesus (2000) Congrégation pour la doctrine de la foi. Déclaration sur l'unicité et l'universalité salvifique de Jésus-Christ et de l'Église

4. La pérennité de l'annonce missionnaire de l'Église est aujourd'hui mise en péril par des théories relativistes, qui entendent justifier le pluralisme religieux, non seulement *de facto* mais aussi *de iure* (ou en tant que principe). Elles retiennent alors comme dépassées des vérités comme par exemple le caractère définitif et complet de la révélation de Jésus-Christ, la nature de la foi chrétienne vis-à-vis des autres religions, l'inspiration des livres de la Sainte Écriture, l'unité personnelle entre le Verbe éternel et Jésus de Nazareth, l'unité de l'économie du Verbe incarné et du Saint-Esprit, l'unicité et l'universalité salvifique du mystère de Jésus-Christ, la médiation salvifique universelle de l'Église, la non séparation, quoique dans la distinction, entre le Royaume de Dieu, le Royaume du Christ et l'Église, la subsistance de l'unique Église du Christ dans l'Église catholique.

Ces théories s'appuient sur certains présupposés de nature philosophique ou théologique qui rendent difficiles la compréhension et l'accueil de la vérité révélée. On en signalera quelques uns : la conviction que la vérité sur Dieu est insaisissable et ineffable, même par la révélation chrétienne ; l'attitude relativiste vis-à-vis de la vérité, entraînant que ce qui est vrai pour certains ne le serait pas pour d'autres ; l'opposition radicale qu'on établit entre la mentalité logique occidentale et la mentalité symbolique orientale ; le subjectivisme de qui, tenant la raison comme seule source de connaissance, devient « incapable d'élever son regard vers le haut pour oser atteindre la vérité de l'être » ; la difficulté à percevoir et comprendre dans l'histoire la présence d'événements définitifs et eschatologiques ; la privation de sa dimension métaphysique de l'incarnation historique du Logos éternel et sa réduction à une simple apparition de Dieu dans l'histoire ; l'éclectisme qui, dans la recherche théologique, prend des idées dans différents contextes philosophiques et religieux, sans se soucier ni de leur cohérence systématique ni de leur compatibilité avec la vérité chrétienne ; la tendance finalement à lire et à interpréter la Sainte Écriture en dehors de la Tradition et du Magistère de l'Église.

Finalement, ces réflexions de théologie des religions sont bien spéculatives. Ces questions théologiques concernent des professionnels, des théologiens, même si leur pensée irrigue le Corps du Christ tout entier. Elles ne nous aideront pas à cerner comment nous devons vivre en chrétien et en Église, notre question principale ici.

Vivre dans un monde pluriel : un enjeu pour le christianisme aujourd'hui

Relever les défis d'aujourd'hui

Nos enjeux actuels sont concrets, spirituels et pastoraux : comment vivre dans le monde complexe que nous avons décrit plus haut : séparation du religieux et du culturel et affaiblissement des régulations sociales du religieux, multiplication des religions et des formes religieuses sur fond général d'indifférence, prolifération des sectes et réseaux mystiques ?

Si je reprends le schéma de Weber et Troeltsch, les chrétiens sont-ils condamnés à vivre en sectes ou réseaux mystiques, ou alors comment vivre en Église ?

L'urgence n'est-elle pas de comprendre et vivre la singularité chrétienne dans la complexité du monde et de relever les défis contemporains ? Comment vivre et témoigner de Jésus-Christ, individuellement et en Église ? Reprenons la démarche théologique présentée dans le premier cours : de quelles ressources disposons-nous pour essayer d'avancer dans le dédale de ces questions ?

Quelques repères du magistère

Au moment du concile, l'Église a clarifié les principes de ses relations avec les non chrétiens. Deux textes fondamentaux ont été promulgués.

Dignitatis humanae : Déclaration sur la liberté religieuse

n° 1. La dignité de la personne humaine est, en notre temps, l'objet d'une conscience toujours plus vive ; toujours plus nombreux sont ceux qui revendiquent pour l'homme la possibilité d'agir en vertu de ses propres options et en toute libre responsabilité ; non pas sous la pression d'une contrainte, mais guidé par la conscience de son devoir. [...] Cette exigence de liberté dans la société humaine regarde principalement les biens spirituels de l'homme, et, au premier chef, ce qui concerne le libre exercice de la religion dans la société. [...]

Or, puisque la liberté religieuse, que revendique l'homme dans l'accomplissement de son devoir de rendre un culte à Dieu, concerne l'exemption de contrainte dans la société civile, elle ne porte aucun préjudice à la doctrine catholique traditionnelle au sujet du devoir moral de l'homme et des sociétés à l'égard de la vraie religion et de l'unique Église du Christ. [...]

n° 2. Ce Concile du Vatican déclare que la personne humaine a droit à la liberté religieuse. Cette liberté consiste en ce que tous les hommes doivent être exempts de toute contrainte de la part tant des individus que des groupes sociaux et de quelque pouvoir humain que ce soit, de telle sorte qu'en matière religieuse nul ne soit forcé d'agir contre sa conscience ni empêché d'agir, dans de justes limites, selon sa conscience, en privé comme en public, seul ou associé à d'autres. Il déclare, en outre, que le droit à la liberté religieuse a son fondement réel dans la dignité même de la personne humaine telle que l'ont fait connaître la Parole de Dieu et la raison elle-même. Ce droit de la personne humaine à la liberté religieuse dans l'ordre juridique de la société doit être reconnu de telle manière qu'il constitue un droit civil.

Le contexte de l'époque était celui du régime communiste dans un nombre important de pays, dans lesquels la liberté religieuse était largement bafouée. En affirmant le principe de la liberté religieuse, c'était donc sa propre liberté et celle des chrétiens que l'Église revendiquait avant tout.

Cette affirmation de la liberté religieuse pour elle-même a impliqué de multiples déplacements : en reconnaissant la liberté religieuse, en revendiquant l'absence de contrainte pour les personnes, l'Église s'interdisait une pastorale et une forme missionnaire contraignante.

C'était toute une pastorale qui reposait principalement sur le permis et le défendu pour accéder au salut qui était questionnée par la conception nouvelle de la liberté religieuse.

Un autre texte important a été la déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes. De façon étonnante, ces deux textes qui s'entrecroisent beaucoup, ont été travaillés

séparément. Ce texte très court a été écrit en pensant en premier lieu aux relations avec le judaïsme. Mais il s'est élargi à l'ensemble des religions non-chrétiennes.

Nostra aetate : Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes

2. L'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui, quoiqu'elles diffèrent sous bien des rapports de ce qu'elle-même tient et propose, cependant reflètent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes. Toutefois, elle annonce, et elle est tenue d'annoncer sans cesse, le Christ qui est « la voie, la vérité et la vie » (Jn 14, 6), dans lequel les hommes doivent trouver la plénitude de la vie religieuse et dans lequel Dieu s'est réconcilié toutes choses. Elle exhorte donc ses fils pour que, avec prudence et charité, par le dialogue et par la collaboration avec les adeptes d'autres religions, et tout en témoignant de la foi et de la vie chrétiennes, ils reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles, morales et socio-culturelles qui se trouvent en eux.

5. Nous ne pouvons invoquer Dieu, Père de tous les hommes, si nous refusons de nous conduire fraternellement envers certains des hommes créés à l'image de Dieu. La relation de l'homme à Dieu le Père et la relation de l'homme à ses frères humains sont tellement liées que l'Écriture dit : « Qui n'aime pas ne connaît pas Dieu » (1 Jn 4, 8). Par là est sapé le fondement de toute théorie ou de toute pratique qui introduit entre homme et homme, entre peuple et peuple, une discrimination en ce qui concerne la dignité humaine et les droits qui en découlent. L'Église réprouve donc, en tant que contraire à l'esprit du Christ, toute discrimination ou vexation dont sont victimes des hommes en raison de leur race, de leur couleur, de leur condition ou de leur religion.

Ces deux textes nous proposent donc de nous mettre dans une attitude intérieure d'accueil et de respect par rapport aux non-chrétiens. Mais quel doit alors être l'attitude des disciples du Christ ?

Annoncer l'Évangile

On peut se demander si on n'est pas là devant une contradiction insurmontable : l'Église doit-elle renoncer à annoncer la Bonne Nouvelle au titre du respect pour la foi et les convictions des non-chrétiens ? la tâche d'évangéliser, c'est-à-dire d'annoncer la Bonne Nouvelle a toujours été confirmée par tous les papes depuis Vatican II.

14. L'Église le sait. Elle a une vive conscience que la parole du Sauveur — “ Je dois annoncer la bonne nouvelle du Royaume de Dieu ” (Luc 4, 43) — s'applique en toute vérité à elle. Elle ajoute volontiers avec saint Paul : “ Pour moi, évangéliser ce n'est pas un titre de gloire, c'est une obligation. Malheur à moi si je n'évangélise pas ! ” (1Co 9,16). [...] Nous voulons confirmer une fois de plus que la tâche d'évangéliser tous les hommes constitue la mission essentielle de l'Église, tâche et mission que les mutations vastes et profondes de la société actuelle ne rendent que plus urgentes. Évangéliser est, en effet, la grâce et la vocation propre de l'Église, son identité la plus profonde. Elle existe pour évangéliser, c'est-à-dire pour prêcher et enseigner, être le canal du don de la grâce, réconcilier les pécheurs avec Dieu, perpétuer le sacrifice du Christ dans la sainte messe, qui est le mémorial de sa mort et de sa résurrection glorieuse. *Evangelii nuntiandi*, Exhortation apostolique, Paul VI, 1975.

Si la tâche d'évangéliser n'a jamais disparu du programme de l'Église, la façon de le faire dans le monde contemporain n'a cessé d'agiter les chrétiens et les responsables ecclésiaux depuis la fin du Concile. Les discussions entre chrétiens de différentes sensibilités ont pu être assez violentes, ce qui traduit bien le fait que la question est au cœur de la vie chrétienne.

Le christianisme comme style : garder l'esprit missionnaire

En fait, comme souvent, la question n'est pas tant celle de l'autre, mais nous, les chrétiens. Chrétiens minoritaires, ce n'est pas avec les façons du monde que nous pourrions faire exister Jésus-Christ dans

le monde. La rencontre de l'autre nous invite à réfléchir à ce qui fait notre identité de chrétiens, de croyants sauvés par le Christ.

La joie des Fils de Dieu

Chrétiens minoritaires, en mission dans le monde, il est inutile de lutter contre la sécularisation de manière frontale, mais il nous faut retourner à la source même, Jésus-Christ.

- La foi chrétienne est relationnelle. Être chrétien : une expérience personnelle de rencontre du don de Dieu en Jésus-Christ. À chacun d'en refaire le récit pour répondre à la question : « pour vous, qui suis-je? »
- La relation à Dieu, par Jésus-Christ et dans l'esprit entraîne la relation aux autres : le chemin vers Jésus-Christ nous fait partager la vie de nos contemporains

Il s'agit pour nous aujourd'hui de témoigner aux yeux de ceux que nous rencontrons combien le don de Dieu est une promesse et de susciter le désir chez ceux qui nous rencontrent.

5. L'Évangile, où resplendit glorieuse la Croix du Christ, invite avec insistance à la joie. Quelques exemples suffisent : « Réjouis-toi » est le salut de l'ange à Marie (Lc 1, 28). La visite de Marie à Élisabeth fait en sorte que Jean tressaille de joie dans le sein de sa mère (cf. Lc 1, 41). Dans son cantique, Marie proclame : « Mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur » (Lc 1, 47). Quand Jésus commence son ministère, Jean s'exclame : « Telle est ma joie, et elle est complète » (Jn 3, 29). Jésus lui-même « tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit Saint » (Lc 10, 21). Son message est source de joie : « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète » (Jn 15, 11). Notre joie chrétienne jaillit de la source de son cœur débordant. Il promet aux disciples : « Vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie » (Jn 16, 20). Et il insiste : « Je vous verrai de nouveau et votre cœur sera dans la joie, et votre joie, nul ne vous l'enlèvera » (Jn 16, 22). Par la suite, les disciples, le voyant ressuscité « furent remplis de joie » (Jn 20, 20). Le Livre des Actes des Apôtres raconte que dans la première communauté ils prenaient « leur nourriture avec allégresse » (Ac 2, 46). Là où les disciples passaient « la joie fut vive » (8, 8), et eux, dans les persécutions « étaient remplis de joie » (13, 52). Un eunuque, qui venait d'être baptisé, poursuit son chemin tout joyeux » (8, 39), et le gardien de prison « se réjouit avec tous les siens d'avoir cru en Dieu » (16, 34). Pourquoi ne pas entrer nous aussi dans ce fleuve de joie ?

[...]

Parce que, si quelqu'un a accueilli cet amour qui lui redonne le sens de la vie, comment peut-il retenir le désir de le communiquer aux autres ?

9. Le bien tend toujours à se communiquer. Chaque expérience authentique de vérité et de beauté cherche par elle-même son expansion, et chaque personne qui vit une profonde libération acquiert une plus grande sensibilité devant les besoins des autres. Lorsqu'on le communique, le bien s'enracine et se développe. C'est pourquoi, celui qui désire vivre avec dignité et plénitude n'a pas d'autre voie que de reconnaître l'autre et chercher son bien. Certaines expressions de saint Paul ne devraient pas alors nous étonner : « L'amour du Christ nous presse » (2 Co 5, 14) ; « Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ! » (1 Co 9, 16).

[...]

264. La première motivation pour évangéliser est l'amour de Jésus que nous avons reçu, l'expérience d'être sauvés par lui qui nous pousse à l'aimer toujours plus. Mais, quel est cet amour qui ne ressent pas la nécessité de parler de l'être aimé, de le montrer, de le faire connaître ?

La foi se dit par la cohérence d'une vie, par l'épaisseur d'une existence, par un « style de vie ». La rencontre est proposée à tous, c'est un projet, un avenir ; Jésus est un homme de relation, la Passion et la Croix sont sa pleine révélation. Le regard du crucifié donne du sens à nos engagements.

Retrouver l'intimité avec Jésus

À l'origine du fait d'être chrétien il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive. Benoit XVI, *Deus caritas est*, Encyclique 2005, n°1.

Le récit évangélique atteste de l'identité de Jésus, celui qui a vécu dans l'histoire, sur les chemins de Palestine avec le ressuscité, Celui qui donne un sens à notre vie. Chaque évangéliste le fait à sa façon, et tous nous amènent à la question, « pour vous qui suis-je ? », mais sans nous imposer une réponse explicite et homogène : cette question peut rester dans l'histoire comme une partie de l'histoire, une réponse de chacun des personnages, de chacun d'entre nous.

On ne peut parler de l'unicité de Jésus-Christ et de son universalité sans parler de soi, sans se positionner en témoin. Être chrétien, c'est avoir fait une expérience personnelle de Dieu en Jésus-Christ, c'est avoir un compagnonnage avec ce Jésus de Nazareth, un personnage unique de l'histoire, mais totalement singulier. C'est s'être laissé transformer par cette relation, c'est pourquoi le théologien C. Theobald parle du christianisme comme « style ».

Cette rencontre de Jésus-Christ, notre propre vie nous apprend qu'elle est proposée à tous, mais non pas imposée : si Dieu se révèle dans la discrétion et même dans le paradoxe de la Croix, c'est bien qu'il nous dit ainsi qui Il est, Celui qui nous aime au point de devenir l'un des nôtres, au point de nous laisser totalement libre de l'aimer.

L'unicité de Jésus-Christ, c'est chacun de nous qui en sommes les témoins. Jésus n'est l'unique que parce qu'il est l'unique pour ceux qui vivent de lui. Une fois de plus, il nous faut sortir de la vérité et de l'universel trop abstrait, pour rentrer dans le concret d'une relation personnelle, et en être nous-mêmes témoins, mais en nous inspirant de ce que nous savons et vu faire de Jésus.

La manière d'être de Jésus est relation, ouverture, attention à l'autre, et également respect. Il sait reconnaître le don de Dieu partout où il est, et le fait découvrir à ceux qui le cherchent. Nous-mêmes sommes appelés à partager la vie de nos contemporains pour faire exister Jésus-Christ dans le monde.

Dieu nous invite au dialogue

La relation à Dieu, par Jésus-Christ et dans l'esprit entraîne la relation aux autres : le chemin vers Jésus-Christ nous fait partager la vie de nos contemporains.

« Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. » (Jn, 3, 17.)

Voilà, vénérables frères, l'origine transcendante du dialogue. Elle se trouve dans l'intention même de Dieu. La religion est de sa nature un rapport entre Dieu et l'homme. La prière exprime en dialogue ce rapport. La Révélation, qui est la relation surnaturelle que Dieu lui-même a pris l'initiative d'instaurer avec l'humanité, peut être représenté comme un dialogue dans lequel le Verbe de Dieu s'exprime par l'Incarnation, et ensuite par l'Évangile. [...] L'histoire du salut raconte précisément ce dialogue long et divers qui part de Dieu et noue avec l'homme une conversation variée et étonnante. C'est dans cette conversation du Christ avec les hommes (cf. Bar., 3, 38) que Dieu laisse comprendre quelque chose de lui-même, le mystère de sa vie, strictement une dans son essence, trine dans les Personnes. [...]

Le dialogue du salut fut inauguré spontanément par l'initiative divine : « C'est lui (Dieu) qui nous a aimés le premier » (1 Jn, 4, 19) ; il nous appartiendra de prendre à notre tour l'initiative pour étendre aux hommes ce dialogue, sans attendre d'y être appelés. *Ecclesiam suam* 71, 72, 74 (Paul VI, 1964)

C'est là que le lien avec la parole biblique est essentiel. L'Évangile se présente comme une histoire, ou plutôt des histoires, puisque l'Évangile est multiple.

Le récit a beaucoup d'avantages : il ne parle pas d'universel, de vérité, il raconte. Il ne propose pas de résoudre toutes les questions sur le bien et le mal, le présent et l'avenir, le sens de la vie.

A travers l'histoire d'un peuple, le récit biblique aborde les grandes questions de la jalousie et de la violence, de la singularité d'un peuple au milieu du monde, il offre des pistes pour la réconciliation et les retrouvailles.

En mettant en scène un peuple particulier, il nous parle de tous les peuples de la terre, sans jamais prétendre à l'universel.

Nous apprenons donc en lisant le récit biblique comment Dieu se fait dialogue, en nous envoyant son Fils unique Jésus-Christ. C'est Dieu qui nous a aimé le premier, c'est Dieu qui est venu parmi nous.

« Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Le Verbe, la Parole, le dialogue.

Une Église en sortie

Cette interpellation du monde pluriel dans lequel nous vivons rend encore plus nécessaire « pour l'Église d'approfondir la conscience qu'elle a d'elle-même, de méditer sur le mystère qui est le sien » (Paul VI, *Ecclesiam suam* n° 10, Encyclique 1964)

L'Église aujourd'hui est minoritaire, pauvre et incapable de répondre aux enjeux du monde contemporain.

Pour autant, nous sommes invités à ne pas nous crisper sur nos convictions, à sortir, à aller vers l'essentiel, à accueillir et proposer le salut. Comme pour chacun de nous, l'Église est invitée à l'intimité avec Jésus. Et cette intimité l'invite à mettre ses pas dans ceux de Jésus, sans peur, et sans *a priori*.

23. L'intimité de l'Église avec Jésus est une intimité itinérante, et la communion « se présente essentiellement comme communion missionnaire ». Fidèle au modèle du maître, il est vital qu'aujourd'hui l'Église sorte pour annoncer l'Évangile à tous, en tous lieux, en toutes occasions, sans hésitation, sans répulsion et sans peur. La joie de l'Évangile est pour tout le peuple, personne ne peut en être exclu. [...]

24. L'Église "en sortie" est la communauté des disciples missionnaires qui prennent l'initiative, qui s'impliquent, qui accompagnent, qui fructifient et qui fêtent. [...] La communauté évangélisatrice expérimente que le Seigneur a pris l'initiative, il l'a précédée dans l'amour (cf. 1Jn 4, 10), et en raison de cela, elle sait aller de l'avant, elle sait prendre l'initiative sans crainte, aller à la rencontre, chercher ceux qui sont loin et arriver aux croisées des chemins pour inviter les exclus ! [...]

47. L'Église est appelée à être toujours la maison ouverte du Père.